

L'islam et ses clichés, comme si vous y étiez

Dans le « off » d'Avignon, « Still in Paradise » échoue à questionner les peurs occidentales

SPECTACLE

AVIGNON - envoyée spéciale

Dans les années 1960, les gens voulaient du théâtre politique parce qu'ils étaient engagés. Aujourd'hui, ils veulent du théâtre participatif parce qu'ils sont connectés. Ils ont besoin d'être ensemble dans une relation autre au spectacle : ne pas seulement regarder, mais intervenir et expérimenter, sous le regard d'un metteur en scène qui change de casquette et devient un meneur de jeu. Cette tendance, qui prend de l'ampleur, donne des spectacles à géométrie très variable.

On a ainsi vu, dans le festival Chantiers d'Europe organisé par le Théâtre de la Ville (Paris 4^e) en mai, une troupe britannique qui parcourt l'Europe avec la pièce *The Money*. Une quinzaine de personnes y sont réunies autour d'une table sur laquelle repose une somme d'argent en liquide. Elles doivent décider de ce qu'elles vont en faire, en respectant trois règles : être d'accord à l'unanimité ; prendre la décision dans le délai d'une heure ; ne pas faire de don à une association caritative.

Le petit théâtre qui naît de *The Money* est celui de la démocratie : comment se parler, s'écouter, se mettre d'accord ? A Avignon, c'est la question de « l'autre » qui est au centre de *Still in Paradise*, programmé par l'une des meilleures

scènes du « off », La Manufacture, et cosigné par Yan Duyvendak et Omar Ghayatt. L'un est né aux Pays-Bas, l'autre en Egypte.

Yan Duyvendak se partage entre les scènes de l'art contemporain et du théâtre. C'est lui qui a mis en scène le procès fictif d'Hamlet, avec des professionnels de la justice et des spectateurs jurés – *Please, continue (Hamlet)* –, en 2011. Omar Ghayatt a développé la performance en Egypte, où il continue à la promouvoir tout en vivant à Berne. Ils travaillent ensemble depuis 2008 et poursuivent, avec *Still in Paradise*, le chemin qu'ils avaient emprunté dans leur premier spectacle, *Made in Paradise* : parler de la peur de l'islam.

Immersion des pieds à la tête

Le public – quatre-vingts personnes environ – est invité à laisser ses chaussures et ses sacs à l'entrée de la salle, où des coussins sont disposés sur le sol (et quelques chaises sur les côtés). « *Still in Paradise est composé de fragments*, dit Yan Duyvendak. *Nous allons vous en présenter douze, et c'est vous qui allez choisir l'ordre, en votant à main levée.* »

Il y a beaucoup de jeunes gens, en ce soir particulier où Yan Duyvendak et Omar Ghayatt présentent l'intégralité du spectacle : douze fragments. Le premier, « I love you », propose aux spectateurs de lire le journal de bord

tenu par Yan ou Omar depuis le début de leur travail (et à prendre l'autre pour le lire plus tard, s'ils le désirent). Le moins que l'on puisse dire, c'est que les deux hommes ne se font pas de cadeaux.

Omar Ghayatt reproche à Yan Duyvendak de l'exploiter et de ne pas tenir compte de ce qu'il pense, Yan Duyvendak reproche à Omar Ghayatt de se poser en victime et de ne pas faire de concessions. *Still in Paradise* creuse cette incompréhension entre deux cultures, deux façons d'être. D'un côté, un Egyptien musulman qui s'interroge sur sa religion. De l'autre, un Européen homosexuel et athée qui veut comprendre l'islam. Un interprète, Georges Daaboul, les accompagne : il traduit les propos d'Omar Ghayatt, qui ne parle pas encore bien le français.

Le dispositif est simple – des tissus imprimés, un rétroprojecteur... –, le public change de place selon les fragments, et les performeurs s'exposent en confrontant leurs expériences et leurs points de vue. Ils racontent comment ils ont vécu le 11-Septembre, ils s'affrontent avec des photos, Omar parle de sa découverte de la sexualité occidentale, Yan du désir trouble qu'il a éprouvé pour un jeune Egyptien...

Dans l'un des fragments, « L'expérience de la disparition », Yan demande aux hommes de sortir de la salle, avec Omar. Il reste, et aide les femmes qui le veulent

bien à mettre une burqa. Elles sont nombreuses à accepter ; c'est une nuée noire que voient les hommes quand ils reviennent et, à leur tour, ils testent la burqa. Dehors, Omar leur a expliqué pourquoi des imams européens militent pour la burqa.

Dans un autre fragment, « Les yeux fermés », les spectateurs sont invités à faire la prière musulmane avec Omar. Là, les candidats sont beaucoup moins nombreux. Et l'on se pose des questions. Est-ce parce que l'on s'agenouille sur le sol que l'on comprend l'islam ? Est-ce parce que l'on met une burqa que l'on expérimente ce que ressentent les femmes qui la portent ?

Nous ne doutons pas des intentions de Yan Duyvendak et d'Omar Ghayatt, et n'oublions pas que l'ordre aléatoire des fragments peut changer la perception de *Still in Paradise*. Mais on attend que la succession fasse sens, comme on dit. Au début de l'intégrale, on y croyait. A la fin, on avait le sentiment de n'avoir pas dépassé les clichés, surtout les clichés occidentaux, et d'avoir été leurré par une démarche participative. ■

BRIGITTE SALINO

Still in Paradise, de Yan Duyvendak et d'Omar Ghayatt. La Manufacture, 2, rue des Ecoles, Avignon (84). Tél. : 04-90-85-12-71. Jusqu'au 25 juillet.